CHRISTOPHE LE ROND,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR Mr. DORVIGNY.

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, le 2 Janvier 1782.

NAPOLI

A PARIS,

Chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

AN SIXIEME.

PERSONNAGES.

CHRISTOPHE LE ROND.

Madame LE ROND.

M. DUMONT pere, *Ami de Chriſtophe le Rond.*

DUMONT fils.

LUCAS, *Jardinier.*

CLAUDINE, *Servante de Madame le Rond.*

UN DOMESTIQUE.

La Scene eſt à la Campagne de Chriſtophe le Rond.

CHRISTOPHE LE ROND,

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

SCENE PREMIERE.

Mad. LE ROND, DUMONT pere.

M. DUMONT.

COmment, Madame le Rond, vous avez le cœur de refuſer votre conſentement à un mariage qui feroit le bonheur de nos deux familles ?

Mad. LE ROND.

J'en ſuis fâchée, Monſieur; mais cette affaire ne peut avoir lieu.

M. DUMONT.

Comment ! Madame, ne peut avoir lieu ! Mais ſongez donc que j'ai la parole de Monſieur votre époux, que je ſuis ſon ami & le vôtre depuis vingt ans, & que ſûrement il ſera piqué de ſçavoir que

votre refus ait fait manquer un affaire qui lui tient au cœur auſſi fort qu'à moi.

Mad. LE ROND.

Lui ! prendre une affaire à cœur ! Lui ! être très-piqué ! Ah ! Monſieur, pour un ami de vingt ans, vous connoiſſez bien peu ſon caractere ! Vous devriez ſçavoir que Monſieur Chriſtophe le Rond, mon cher époux, eſt l'homme le plus inſouciant de la nature, & ſur-tout le plus difficile à fâcher.

M. DUMONT.

Je ſçais, Madame, qu'il a un caractere excellent & très-doux, ... mais je ſçais auſſi qu'il eſt plein d'honneur, & que....

Mad. LE ROND.

Eh bien, Monſieur, puiſque vous ſçavez tant de choſes, vous devriez ſçavoir auſſi que j'en fais tout ce que je veux ; qu'en fait de ménage, ſur-tout, c'eſt moi ſeule qui le gouverne ; & qu'en général, vous qui connoiſſez les affaires, quand on en veut faire réuſſir une, il faut commencer par s'adreſſer à la femme.

M. DUMONT.

Madame, je ne ſçavois pas ſuivant quelle coutume...

Mad. LE ROND.

Suivant celle de Paris, Monſieur; c'eſt celle de toutes les femmes.

M. DUMONT.

Eh bien, pardon, Madame ; une autre fois je m'y conformerai.

Mad. LE ROND.

Soit, pour une autrefois ; mais pour celle-ci, il eſt trop tard.

M. DUMONT.

Madame, je ne regarde pas cela comme vous; & ſi doux que ſoit votre mari, je ſuis perſuadé que cette nouvelle-là va pourtant l'irriter contre vous,... je crains même de la lui annoncer.

Mad. LE ROND.

Non, ne craignez rien : ne vous gênez pas. Peignez-lui mon refus avec les couleurs les plus noires, & je vous garantis encore la plus belle tranquillité de ſa part.

M. DUMONT.

J'ai peine à le croire ; j'ai vécu avec lui, Madame.

Mad. LE ROND.

Mais, pas ſi intimement que moi, j'eſpere. Ainſi, croyez que je le connois mieux que vous.

M. DUMONT.

Oh ! je dis, Madame....

Mad. LE ROND.

Comment ! mais il me paroît que vous en doutez.

M. DUMONT.

Peut-être bien....

Mad. LE ROND.

Oh ! celui-là me pique, par exemple !... Eh bien ! Monſieur, faiſons enſemble un petit pari... là, une eſpece d'arrangement à l'aimable.

M. DUMONT.

De tout mon cœur ; qu'eſt-ce que c'eſt ?

Mad. LE ROND.

Eſſayez à fâcher aujourd'hui Monſieur Chriſtophe le Rond. Je vous donne juſqu'à demain pour cela. Si vous en venez à bout, ſi vous pouvez le faire mettre véritablement en colere, d'ici à ce terme-là, je conſens au mariage que vous deſirez... Si, au contraire, votre tentative eſt inutile, vous vous retirerez de vous-même, & vous ne reviendrez plus à la charge.

M. DUMONT.

Cela eſt trop juſte, Madame. J'accepte avec joie la propoſition, mais à condition que vous me donnerez carte blanche ſur le choix des moyens que j'emploierai.

Mad. LE ROND.

Faites tout ce que vous voudrez ; battons-nous de bonne guerre.

M. DUMONT.

Eh bien ! Madame, voilà qui eſt dit. Quelque répugnance que je ſente à cauſer, à un ami même, un chagrin imaginaire, comme le bonheur de mon fils dépend de cette épreuve, je vous garantis, avant une heure, votre mari dans une colere, ... dans une fureur ! Oh ! tenez-vous bien.

Mad. LE ROND.

Allez, allez, Monſieur, il ne ſera pas ſi furieux que je ne lui tienne bien tête ; & pour preuve que votre menace ne m'effraie pas, c'eſt que je vous engage à venir ſigner notre accord.

M. DUMONT.

Très-volontiers, Madame. Oh ! je vous aſſure que je n'aurai jamais ſigné d'acte avec plus de plaiſir que celui-là.

(*Ils entrent enſemble dans l'appartement de Madame le Rond.*)

SCENE II.

LUCAS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Sçais-tu bien, Lucas, que je ſommes ridicules auſſi, nous, & que je nous plaignons de ce qui rendroit les aut' bian aiſes.

LUCAS.

T'as biau dire, morgué, c'eſt chagrénant ça! Un homme qui ne ſe fâche jamais! Faites-y bian, faites-y mal, y ne gronde pas, il eſt toujours content. Eh! ventregué, gny a pus de plaiſir à bian faire. On ſe gâte avec un matire comme ça.

CLAUDINE.

C'eſt vrai que c'eſt une ſinguyiere condition que j'avons-là; mais que veux-tu, elle n'en eſt peut-être pas pus mauvaiſe pour ça.

LUCAS.

T'as raiſon; mais, morgué, il gny a eune choſe qui me chagrene, c'eſt que not' mariage traîne furieuſement.

CLAUDINE.

Dame! écoute donc, Lucas; je nous marierions ben, mais je ne ſommes pas aſſez riches, & ſi j'allons mettre rien avec rien enſemble...

LUCAS.

Eh bien! il en vienra toujours quéque choſe. Va, crois-moi, finiſſons-en.

CLAUDINE.

Mais, comment! tu ne peut pas attendre quéques

jours? Le fils de Monſieur Dumont doit épouſer not' jeune maîtreſſe, c'eſt moi qui l'y ai parlé pour lui pendant toutes leurs amours; & y a promis que le jour de leux nôces ſeroit auſſi ſt là des not', & qu'il en feroit tous les frais.

LUCAS.

Ah ben, oui! En ce cas là j'avons le temps d'avoir les dents longues.

CLAUDINE.

Pourquoi donc ça!

LUCAS.

Parce que j'avons entendu, pas pus tard qu'hier, Madame le Rond qui diviſoit avec l'Intendant du Chaquiau, qui l'y propoſoit de marier ſa fille à l'encontre de ſon fils, qui eſt le propre fillot du Seigneur du Village.... Ça ly a fait ouvrir les oreilles. Not' Dame y a promis que ça ſeroit, qu'alle y détermineroit ſon mari, ou que la langue li gêleroit dans la bouche, & tu vois ben que quand eune femme fait ce ſerment-là, elle ne court pas riſque de perdre.

CLAUDINE.

Ah! mon pauvre Lucas, comment ferons-nous donc?

LUCAS.

Parguenne! belle malice! je f'rons comm'on fait. J'nous marierons de nous-mêmes, & ça ira tout ſeul. De quoi eſt-ce que t'as peur?

CLAUDINE.

Ce n'eſt pas la peur qui me retient.... c'n'eſt qu'la crainte de manquer.

SCENE III.

CLAUDINE, LUCAS, DUMONT pere, *ſerrant le papier qu'il vient de ſigner chez Madame le Rond.*

M. DUMONT.

BOn jour, mes enfans; je ſuis bien aiſe de vous voir là. J'ai beſoin de vous.

LUCAS.

Ah! ventergué, je pouvons donc nous entr'aider, car j'avons itou beſoin de vous.

CLAUDINE.

Ah! dame, oui, Monſieur Dumont; y ne tient qu'à vous d'nous donner un bon coup de main.

M. DUMONT.

Eh bien! je ne m'y refuſe pas; mais commencez par me ſervir, & je vous promets de vous obliger.

LUCAS.

Allons, morguenne! Claudine, v'là qu'eſt dit; l'un portant l'autre ça ira. Formons eune clique offenſible envers & contre tous. Expliquez-nous vot' affaire, & j'vous mettrons la nôt' au clair.

M. DUMONT.

D'abord, dites-moi un peu: vous qui voyez votre maître dans le particulier, croyez-vous qu'il ſoit un homme facile à fâcher? à mettre en colere?

CLAUDINE.

Lui! en colere! Ah, pardine! faites-nous donc voir ce miraque-là. Oui, Monſieur; queuque choſe qu'on li diſe ou qu'on li faſſe, y ne s'affecte de rian. Et quand y vous a répondu: *Queque ça me fait?* car c'eſt là ſon tic favori, il eſt content; tout eſt dit, & y ne penſe pas à rian.

M. DUMONT, *à part.*

Ahi! ahi! mon pari tourne mal.

LUCAS.

Mais vous qui êtes ſon ami, vous devez ſçavoir ça : pourquoi que vous nous le demandez ?

M. DUMONT.

Je l'ai toujours connu comme vous me le dépeignez là ; mais quelquefois on ſe contraint dans la ſociété, & on ne ſe laiſſe voir que par le bon côté ; au lieu que dans ſon menage, on ſe montre au juſte tel qu'on eſt.

CLAUDINE.

Oh ben ! Monſieu peut ſe montrer comme il veut ; il n'y a rian à perdre, y n'a pas de mauvais côté.

M. DUMONT.

C'eſt un bel éloge que vous en faites-là. J'en ſuis charmé pour lui. Il eſt pourtant queſtion, mes amis, de le fâcher aujourd'hui. J'en ai fait le pari avec ſa femme ; & mon bonheur & le vôtre dépendent du ſuccès de cette gageure.

LUCAS.

Eh ben ! morgué, Monſieur, reprenez vot' enjeu ; car j'avons perdu.

M. DUMONT.

Tu perds courage bien aiſément. Tu me donnerois mauvaiſe opinion...

CLAUDINE.

Eh oui ſans doute, Lucas. Faut pas ſe retirer avant que d'eſſayer. Y ne s'agit que d'fair' un p'tit brin enrager un homme : ça n'eſt p'tête pas ſi impoſſible.

LUCAS.

Oui, j'crais que tu y as aſſez de diſpoſitions ; mais acoute donc, c'eſt que je ne voudrois pas que t'en prenne l'accoutumance.

CLAUDINE.

Bah ! laiſſe faire, Lucas, c'n'eſt qu'un eſſai.

LUCAS.

Oui; mais c'eſt dangereux à vous aute'femmes. Les eſſais dans ce genre-là devenont biantôt des habitudes.

M. DUMONT.

Ne crains rien, Lucas. Je vous récompenſerai bien. Venez avec moi; je vais vous mettre au fait de ce que vous devez faire, & du plan que j'ai formé pour eſſayer à faire ſortir mon ami de ſon caractere. Si nous pouvons y réuſſir, la noce de mon fils ſe fera demain, & je vous renouvelle ſa promeſſe. Je vous marie tous deux, & je doublerai votre dot.

CLAUDINE.

Eh bian, Lucas, comment te ſens-tu?

LUCAS.

Eh mais! v'là que ça reviant. Allons, morguenne, vous me reboutez le cœur au ventre. Ne t'y épargne pas, Claudine; je te lâche la bride ſur le col. S'il eſt dit que les femmes tourmentent les hommes, jamais alles n'en auront fait enrager un, pour un auſſi bon motif.

CLAUDINE.

Ecoutez, M. Dumont; j'entends not' maître qui viant par ici..... Comme de façon ou d'autre je voulons nous marier demain Lucas & moi, j'allons d'abord tâcher de l'y parler un tantinet de nos affaires, & pis je vous rejoindrons, & vous nous expliquerez tout ça au pus juſte.

M. DUMONT.

Faites, mes amis; je vous attendrai auprès du parc.

(*Il s'en va. Les autres ſe retirent dans un coin des couliſſes.*)

SCENE IV.

CHRISTOPHE LE ROND *ſeul, en robe-de-chambre.*

C'Eſt un plaiſir de ſe lever comme ça le matin pour reſpirer le frais ! Quelle heure eſt-il ? Diable ! déjà dix heures ! ma foi, c'eſt égal. J'ai bien dormi. Je comptois me lever plutôt, & faire quelques tours de jardin ; mais je me ſuis repoſé. Eh bien ! il n'y a rien de perdu. C'eſt un plaiſir pour un autre. Trop heureux quand on s'amuſe ! C'eſt toujours du temps bien employé. (*Ici Claudine & Lucas rentrent & écoutent les dernieres paroles de Chriſtophe le Rond.*) J'ai bien ri hier toujours ! C'eſt de bonnes gens que ces Payſans ! Comme ils m'ont diverti avec leurs contes, & comme j'ai bien ſoupé ! Je ne m'étonne pas ſi j'ai bien paſſé la nuit ! L'eſprit tranquille, de bonne nourriture & de la gaieté ! Voilà de quoi faire une bonne digeſtion.

SCENE V.

CHRISTOPHE LE ROND, CLAUDINE, LUCAS.

LE ROND.

AH ! vous voilà vous autres. Bon jour, mes enfans.

LUCAS.

Or donc, notre maître, je vous le ſouhaitons itou. Comment que ça vous en va-t'i ce matin ? Toujours content, pas vrai ?

LE ROND.

Ma foi, mon ami, je tâche à l'être. M'accommoder de tout, toujours rire & ne jamais me chagriner, voilà mon ſyſtême à moi; je m'en trouve bien; & la gaieté fait, je crois, le plus beau de mon revenu.

LUCAS.

C'eſt bian dit & bian fait : mais, morguenne, c'eſt que ſte graine-là ne pouſſe pas dans tous les terreins. V's'êtes bian heureux d'en avoir un fonds comme ça cheux vous.

LE ROND.

Eſt-ce que ça te manque à toi ? Je t'ai toujours vu en bonne diſpoſition pourtant. Et voilà Claudine qui me ſemble bien capable de te remettre en bon humeur.

CLAUDINE.

Ah ! Monſieu, c'n'eſt pas de c'côté-là q'ça pêche. J'y ſom'aſſez en himeur. Mais ce n'eſt pas tout que l'himeur, ça vous mene queuquefois pas ſi loin qu'on ne voudroit.

LE ROND.

Eh bien ! mais, où eſt-ce que tu voudrois donc aller ?

LUCAS.

Tenez, morgué, Monſieu, j'n'avons rian de caché pour vous. C'eſt que, voyais-vous, ſans barguigner, je voudrions prendre le grand chemin des violons; & dame, comprenez-vous, ça vous mene tout droit à la noce.

CLAUDINE.

Et pour faire jouer ces violons, y faut graiſſer l'archet.

LUCAS.

Ouidà... Et j'n'avons pas de quoi payer la coulafane. V'là le fin mot.

LE ROND.

Eh bien, mes enfans, il ne faut pas que ce ſoit la colafane qui vous arrête. Je la payerai, moi, & vive la joie. Je me prie de la noce, & je ferai l'ouverture du bal avec la mariée.

CLAUDINE.

Bian d'l'honneur pour nous, Monſieu: remercie donc Lucas.

LUCAS.

Allons, morgué, ainſi ſoit; à tous ſeigneurs, tous honneurs. Si vous payais la danſe, il eſt ben juſte que vous ayais l'étrenne du violon.

LE ROND.

Ce n'eſt pas tout. Je me réſerve encore de lui faire un préſent de noce.

LUCAS.

Allons, ventergué, de mieux en mieux: tout ce que vous ferez ſera bien fait, & j'allons travailler à ça, ſans perdre de temps.

CLAUDINE, *à part.*

Ah! Lucas, j'avons pris là eune vilaine commiſſion tantôt. Queu dommage de vouloir faire enrager un brave homme comme ça!

LE ROND.

Heim! qu'eſt-ce que tu dis? tu feras enrager ton homme?

LUCAS.

Nenni, Monſieu, c'n'eſt pas ça qu'alle dit.

LE ROND.

Dame, Lucas, c'eſt toi que cela regarde.

LUCAS.

Oh! je nous ſentons de courage de reſte pour la réduire.

LE ROND.

Allez, mes enfans, tâchez d'être heureux: c'eſt

tout ce que je vous demande, & ne m'y épargnez pas.

CLAUDINE.

Ah ben! laiſſez faire, allez Monſieu; puiſque vous nous permettez de l'être, je ne vous y épargnerons pas non pus. (*Ils s'en vont.*)

SCENE VI.

CHRISTOPHE LE ROND, *ſeul.*

OH! elle n'a pas beſoin d'en répondre, la petite commere! Pourvu que ſon mari tienne autant qu'elle promet, je crois bien que cela n'ira pas mal.... Il faut que j'écrive un mot à mon ami Dumont. (*Il ſe met à table, & il écrit.*)

SCENE VII.

Mad. LE ROND, M. LE ROND.

Mad. LE ROND.

LE voilà qui écrit... Je ne ſçais pas ſi j'ai bien fait de parier. Ce n'eſt pas que la gageure m'inquiete; je répondrois bien du ſuccès... Mais, en général, le caractere des maris eſt ſi contrariant! Il eſt ſi rare d'en trouver un parfaitement bon, que le mien pourroit bien ſe démentir un inſtant pour me faire perdre. Pour être plus ſûre de mon fait, j'ai envie de l'eſſayer un peu, & de voir juſqu'à quel point je dois compter ſur ſa patience..... C'eſt quelquefois bon à ſçavoir...

LE ROND *ſe leve.*

Voilà qui eſt fait, je vais l'envoyer.

Mad. LE ROND.

Bon jour, mon ami; vous n'êtes pas ſi matineux aujourd'hui qu'à votre ordinaire.

LE ROND.

C'eſt vrai, Madame le Rond, j'ai un peu caliné ce matin, mais c'eſt pardonnable: vous ſçavez que nous nous ſommes endormis fort tard. J'étois en train hier au ſoir.

Mad. LE ROND.

Oui! de conter des hiſtoires.

LE ROND.

Eh! ma foi d'en faire auſſi. Vous ſçavez que quand je m'y mets, je m'en tire tout auſſi-bien qu'un autre.

Mad. LE ROND.

Oui, oui, je ſçais que vous aimez aſſez à rire.

LE ROND,

Mais c'eſt ce qu'il y a de mieux à faire. J'ai toujours oui dire qu'une once de gaieté purgeoit mieux que toutes les médecines du monde, & je ſuis exact à ce régime-là.

Mad. LE ROND.

C'eſt fort bien fait à vous. Je ne viens pas diminuer votre joie, car j'ai de fort bonnes nouvelles à vous apprendre.

LE ROND.

Tant mieux! Une bonne nouvelle n'étourdit pas un homme raiſonnable, mais elle lui donne le courage d'en ſupporter après dix autres mauvaiſes.

Mad. LE ROND.

D'abord, je vous dirai que j'ai eu le bonheur de gagner un fort lot à la loterie qu'on a tirée hier. J'en ai reçu un avis certain.

LE ROND.

LE ROND.

Il n'y a pas de mal à ça.

Mad. LE ROND.

Comment, pas de mal ! Mais c'eſt au contraire un très-grand bien, & vous devriez vous en réjouir.

LE ROND.

Oh ! je dis : qu'eſt-ce que ça me fait?

Mad. LE ROND.

Bon ! Voilà votre refrain ordinaire.

LE ROND.

Mais écoutez, ma femme : quand on a le néceſſaire comme nous l'avons, ſi, en recevant un ſurcroît de bien, on étoit aſſez ſûr de ſoi, pour ne pas craindre qu'il nous portât à quelque ſottiſe, on auroit juſte ſujet de s'en réjouir ; mais je crains l'emploi du ſuperflu.

Mad. LE ROND.

Oh ! ne craignez rien, Monſieur ; je vous débarraſſerai de cet emploi-là.

LE ROND.

Je m'en rapporte bien à vous, ma chere femme. Sur cet article-là, je crois que votre ſexe n'eſt jamais en peine.

Mad. LE ROND.

Au ſurplus, j'ai encore quelque choſe de très-flatteur à vous apprendre. C'eſt que le Seigneur du Village arrive aujourd'hui, dans l'intention de vous propoſer le mariage de notre fille avec ſon filleul, & vous conviendrez que cette alliance-là doit vous intéreſſer beaucoup.

LE ROND.

Moi ! pourquoi donc paſſionner, s'éblouir comme ça? Ma chere femme, je vous l'ai déjà dit : jamais l'ambition ne me fera manquer à l'amitié.

Mad. LE ROND.

Mais, un Seigneur !...

LE ROND.

Oh ! un Seigneur, c'eſt bientôt dit. Mais après tout, que Monſieur de la Canardiere ſoit devenu le Seigneur de ce Village-ci ou d'un autre encore, je ne l'en conſidere pas plus pour cela. Ce n'eſt toujours qu'un homme parvenu comme tant d'autres; un peu plus riche, un peu plus qualifié que nous; mais, qu'eſt-ce que cela me fait? S'il a plus de dignités, il n'a peut-être pas plus d'honneur, & c'eſt par-là que je compte, moi.

Mad. LE ROND.

Mais, mon cher ami, vous ne conſidérez pas auſſi que le jeune homme que l'on vous propoſe a tout à eſpérer. Le Seigneur lui veut beaucoup de bien.

LE ROND.

En ce cas-là, voilà ſa fortune faite, il n'a plus beſoin de nous.

Mad. LE ROND.

Vous penſez rire; mais il eſt très-vrai que Monſeigneur le protege.

LE ROND.

C'eſt fort bon, Monſeigneur le protege ! La belle avance ! Voilà la manie des grands ! Protéger ! Et moi j'oblige ! & je crois qu'une bonne action vaut bien deux belles paroles.... De plus, ma fille aime le jeune Dumont.

Mad. LE ROND.

Oh ! Monſieur, je vous arrête là-deſſus; je ne conſentirai jamais que ce mariage-là faſſe manquer l'établiſſement avantageux que je vous propoſe.

LE ROND.

Parlons ſans paſſion, ma chere femme.

Mad. LE ROND.

Mais au bout de tout, Monſieur, il eſt bien ſingulier que vous n'ayez pas plus de complaiſance pour moi. Je croyois pourtant que lorſqu'une femme faiſoit tant que d'aimer ſon mari...

LE ROND.

Elle lui faiſoit beaucoup d'honneur, n'eſt-ce pas ?

Mad. LE ROND.

Mais, Monſieur !...

LE ROND.

Eh bien ! ma femme ne vous gênez pas. On ſçait bien qu'une femme a toujours une arriere-penſée. Un peu d'humeur de plus ou de moins, cela ne tire pas à conſéquence. Oh ! nous devons nous en permettre plus que cela. Un mari ſans complaiſance ! Une femme ſans caprices ! Eh, bon Dieu ! ce ſeroit un ménage manqué.

Mad. LE ROND.

Eh ! Monſieur, vous êtes extraordinaire avec vos définitions ! Suivant vous, peut-être une femme eſt une ridicule....

LE ROND.

Non ; mais ſuivant vous, Madame, que doit être un homme.

Mad. LE ROND.

Suivant moi, Monſieur ! Un homme doit être délicat, reſpectueux, plein d'égards pour ſon épouſe, ne voir que par ſes yeux, n'entendre que par ſes oreilles, ne ſentir que par ſon cœur, & n'avoir d'autres mouvemens enfin que ceux qu'elle veut bien lui communiquer.... Au ſurplus, Monſieur, interrogez toutes les femmes, elles ne vous parleront pas autrement.

LE ROND.

Je le crois bien : elles n'auront garde. Criez au

feu, attaquez une femme, ou ſonnez le tocſin, l'alarme eſt générale.

Mad. LE ROND.

Oh ! par exemple, Monſieur, c'eſt trop fort ; quel ton prenez-vous donc là ? En vérité, cela vous ſied bien.

LE ROND.

Mais vous-même, ma femme, je ne vous reconnois pas. Comment ! vous étiez ſi douce auparavant !....

Mad. LE ROND.

C'eſt juſtement pour cela, Monſieur ; on ſe laſſe de tout ; puiſque ce caractere-là ne me réuſſit pas, j'en veux changer.

LE ROND, *plus gaiement.*

Eh ! ma chere femme, vous êtes bien comme cela, vous ne pourriez que perdre au change.

Mad. LE ROND, *à part.*

Comme il eſt inſultant avec ſon ſang-froid ! Je crois qu'il me pique réellement. (*Haut.*) Eh bien ! Monſieur, tant pis pour vous ! car je ſuis déterminée à en eſſayer d'un autre.

LE ROND, *toujours gai.*

Tout de bon ! eh bien, Madame, tant mieux ! Je vous le conſeille moi-même. Changement d'humeur varie, égaie la ſociété. Cela rendra notre commerce plus piquant. On a beſoin de cela après quinze ou vingt ans d'habitude : on court riſque de s'ennuyer ; mais s'exciter ainſi, ſe brouiller de temps en temps, c'eſt une politique. Cela donne le plaiſir du raccommodement... & dans ces momens-là, il y a toujours à gagner.

Mad. LE ROND, *à part.*

Je crois à préſent que je ne riſque pas beaucoup

ſur mon pari ; mais pouſſons-le toujours. (*Haut.*) En vérité, Monſieur, vous êtes bien mauſſade ! bien inſupportable !

LE ROND, *riant.*

Allons, courage ! criez, peſtez, battez-moi même un peu, ſi vous voulez, cela ne ſera pas mal ; mais du moins vous me promettez que nous nous racommoderons enſuite : n'eſt-ce pas ?

Mad. LE ROND, *à part.*

Il me déſarme ! je n'ai pas la force de le pouſſer davantage. (*Haut.*) Allez, Monſieur, la plaiſanterie vous ſied mal. Nous reviendrons une autre fois là-deſſus ; mais ſçachez toujours que, lorſqu'on a le bonheur d'avoir une femme auſſi douce & auſſi tranquille que je ſuis, on devroit la ménager davantage.

LE ROND, *étonné.*

Comment ! eſt-ce bien à moi que....

Mad. LE ROND, *à part en s'en allant.*

J'en ai autant que j'en voulois.... Ma foi il faudroit qu'une femme fût bien difficile, pour ne pas s'accommoder d'un mari auſſi doux que celui-là.

SCENE VIII.

CHRISTOPHE LE ROND *ſeul.*

C'Eſt ſingulier ! elle n'eſt pas ordinairement comme cela ! mais qui n'a pas ſes humeurs ! le eſprits des femmes ſont comme le temps, par-ci, par-là, quelques nuages ; .... mais qu'eſt-ce que cela fait ? Un léger nuage n'empêche pas un beau jour. (*Tirant ſa lettre.*) Envoyons chercher mon ami Dumont, le plaiſir de le revoir me rendra toute ma gaité. Holà, quelqu'un.

SCENE IX.

CHRISTOPHE LE ROND, DUMONT fils.

LE ROND.

AH ! vous voilà, mon cher Dumont ; je penſois à vous & à votre pere ; j'allois vous envoyer chercher. Comment vous en va ? Le cœur toujours bien en joie ! c'eſt de votre âge.

DUMONT fils.

Hélas ! Monſieur, mon cœur, vous le connoiſſez ! la vive paſſion qui l'occupe n'y laiſſe plus de place à d'autres ſentimens.

LE ROND.

Fi donc ! que dis-tu ? Tu parles d'amour comme un roman. Vas-tu nous renouveller ici les Amadis & les Cyrus ? Je t'avertis que cela ne prendra plus chez nos belles. Eh ! morbleu, mon ami, amoureux & content, c'eſt ſynonime ! L'amour eſt, dit-on, le Dieu des plaiſirs, & tu nous en fais toi le Dieu des langueurs ! Tu nous gâteras notre beau ſexe ; ou pour mieux dire, tu te feras donner une audience de congé.

DUMONT fils.

Hélas ! Monſieur, je ſuis bien en train de la recevoir.... Premiérement, je n'ai pas eu le bonheur d'obtenir l'agrément de Madame votre épouſe, & ſecondement, mon pere vient de perde un procès conſidérable, & cette perte me force à renoncer au bonheur que j'avois oſé deſirer.

LE ROND.

Pourquoi donc ?

DUMONT fils.

Je ſuis ruiné, Monſieur, nos fortunes ne ſont plus égales.

LE ROND.

Qu'eſt-ce que cela me fait ? Si tu deviens mon fils, tout mon bien n'eſt-il pas à toi ?

DUMONT fils.

Ah ! Monſieur, tant de félicité n'eſt pas faite pour moi.... Ce qui me conſole au moins par rapport à vous, c'eſt que la même audience où j'ai été condamné, j'ai eu la ſatisfaction d'entendre juger en votre faveur le procès que vous ſuiviez depuis ſi long-temps.

LE ROND.

Quoi ! j'ai gagné ce procès-là ?

DUMONT fils.

Oui, Monſieur, & avec dépens.

LE ROND, *avec chaleur.*

Eh bien, mon enfant, tu n'a rien perdu.

DUMONT fils.

Comment donc, Monſieur ?

LE ROND.

Oui, entre amis tout eſt commun, n'eſt-ce pas ? Eh bien, tu as perdu un procès, j'en ai gagné un autre, partageons les deux événemens, & nous nous trouverons à deux de jeu.

DUMONT fils.

Ah, Monſieur, quel excès de généroſité ! elle me confond plus qu'elle ne me raſſure.

LE ROND.

Eh ! tais-toi donc, nigaud, tu es toujours dans les grands mots ! Vas-y donc comme moi à la bonne franquette. Quand j'offre, je dis tiens, prends ; quand je reçois, je dis bien obligé. Dans les deux cas mon

cœur fait tous les frais, & mon eſprit ne s'alambique jamais dans la tournure des phraſes... Qu'eſt-que ce bruit-là ? ah ! je m'en doute. C'eſt le lot que ma femme a gagné.

DUMONT fils.

Comment, Monſieur, Madame a auſſi gagné?

LE ROND.

Oui, à ce qu'elle dit.

DUMONT fils.

Eh bien, Monſieur, vous le voyez, tous ces événemens heureux multipliés dans votre famille, me font une loi de ne plus penſer à votre alliance.

LE ROND.

Au contraire, tout cela te fait plus beau jeu. Plus ma fille devient riche, moins elle a beſoin que tu le ſois.

DUMONT fils.

Quels nobles ſentimens ! ah, Monſieur, que tout ce que je vois de vous me rendroit encore votre alliance plus chere !Quoi!vous me regardez toujours des mêmes yeux au moment où vous voyez augmenter votre fortune par une riche ſucceſſion, par le gain d'un procès, & par un lot conſidérable?

LE ROND.

Eh bien, qu'eſt-ce que cela me fait ? Ma ſucceſſion ne me flatte pas, elle me vient par la mort d'un parent que j'aimois ; je n'y vois pas la nouvelle d'un bonheur, mais l'annonce d'une diſgrace.

DUMONT fils.

Mais votre procès....

LE ROND.

Mon procès..... Eh bien ! je n'ai gagné que parce qu'un autre a perdu. Ce qui me réjouiroit fait couler les larmes d'un autre, ruine peut-être une famille

famille entiere, cela retient ma joie. Je ſuis naturellement gai; mais je n'aime point à rire aux dépens d'autrui.

DUMONT fils.

Au moins la loterie....

LE ROND.

Oh! oui! un coup du ſort! il y a bien là de quoi s'énorgueillir; cela ne pourroit-il pas tomber au premier faquin comme à moi? Parlez-moi du bien que j'ai gagné par mon travail. Jeune, j'ai ſervi le Roi. Dans l'âge mûr, j'ai travaillé pour mon compte. Dans mon premier état, j'ai acquis de la gloire, & de l'argent dans mon ſecond. J'ai été doublement utile à l'Etat, & j'ai rempli ma tâche de bon citoyen. Voilà, mon ami, ce dont je ſuis fier. Voilà les ſuccès qui me font honneur. J'eſpere qu'un jour vous en pourrez dire autant, jeune homme. En attendant, allez raſſurer votre pere ſur la perte de ſon procès, & dites-lui que je ne lui pardonnerois pas, s'il pouvoit croire que cela influât ſur ma façon de penſer à votre égard..... Adieu, mon ami, va-t en; va le conſoler.

(*Dumont ſort.*)

SCENE X.

CHRISTOPHE LE ROND, LUCAS.

Lucas entre tout agité.

LE ROND.

EH bien! Lucas, qu'as-tu donc? Tu as l'air tout effaré.

LUCAS.

Ah jarnigoi! not' maître, c'n'eſt rien que mon air, c'eſt le vôte qui va être bien pus allongé tout-

à-l'heure. Faut que vous ayez ben du guignon toujours.

LE ROND.

Oh ! oh ! qu'y a-t-il donc de nouveau ?

LUCAS.

Comment ! ventregué ! vous demandez ça auſſi tranquillement ! Vous ne vous attriſtais pas déjà ſur ce que j'allons vous dire ?

LE ROND.

Moi, m'attriſter ! je ne m'en chagrinerai pas après, ce n'eſt pas pour m'en chagriner avant.

LUCAS, *à part.*

Queu farmeté ! (*haut.*) Vous voyais ſtapendant ben à mon ton & à mon air que rian n'eſt pus triſte & pus déſeſpérant que ce que j'allons vous annoncer.

LE ROND.

Oui, je vois que tu prends tant que tu peux le ton pathétique ; mais cela ne va pas à ta mine.

LUCAS.

C'eſt que ma mine ne ſçait ce qu'alle fait ; car, voyez-vous, pour un rien j'en pleurerions, & morgué vous devriais en pleurer itou vous-même.

LE ROND.

Allons, allons, finis donc ; raconte-moi ça tout bonnement. Ton chagrin me donne envie de rire.

LUCAS.

Eh ben ! riez donc-là. C'eſt votre Meûnier de ſt'endroit ouſque vous avez tout plein de moulins à eau qui vient de venir. Y nous a dit que les rivieres s'étiont débordées, qu'all'aviont démonté vos moulins, renverſé vos maiſons, détruit vos plantations, emporté vos chevaux, vos beſtiaux & tout le bataclan.

LE ROND.

Ah ! ça commence à devenir clair, j'entends à préſent.

LUCAS.

Oui, ça prend une jolie figure.

LE ROND, *avec intérêt.*

Eh ! dis-moi donc ; y a-t-il eu malheureuſement quelques perſonnes de noyées ?

LUCAS.

Non : gn'y a eu que les bêtes : les gens ſont ſauvés, tout le déſaſtre eſt pour vous.

LE ROND.

Ah ! tant mieux ! ſi le dommage eſt pour moi ſeul, du moins je ſuis en état de le ſupporter. Tu vois, Lucas, qu'il y a toujours un bon côté à tous les événemens.

LUCAS.

Oui, un beau chien de côté ! Allez, allez, Monſieur, vous ne ſçavez pas être riche ; autant vaut'y ne pas avoir du bien, que de ne pas ſe plaindre quand on le perd.

LE ROND.

Il y a quelque choſe de plus ſûr encore, mon enfant ; c'eſt que mieux vaudroit n'en pas avoir, ſi la perte d'une choſe auſſi frivole pouvoit faire perdre à un honnête homme ſa tranquillité & ſa raiſon.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

AH! Monſieur.

LE ROND.

Qu'y a-t-il encore?

CLAUDINE.

Non, je ne m'en ſerois jamais douté! comme les gens ſont méchans!

LUCAS.

Ah! c'eſt vrai ça, c'eſt une peſte.

LE ROND.

Eh bien! où en veux-tu venir avec ce préambule?

CLAUDINE.

Ah! Monſieur, je n'oſe pas vous le dire; le croirois-tu, Lucas?

LUCAS.

Moi! non, c'eſt impoſſible.

LE ROND.

Mais tu n'en ſçais rien: laiſſe-la donc parler.

LUCAS.

C'eſt égal; allez, je ne le croyons pas.

CLAUDINE.

Une auſſi bonne perſonne que celle de not'maître!

LUCAS.

Un cœur d'or comme le ſien!

CLAUDINE.

Qui n'a jamais fait de mal à perſonne!...

LUCAS.

Qui n'a pas pus de fiel qu'un mouton !...

LE ROND.

Mais, mes enfans, à quoi aboutira ce beau panégyrique ?

CLAUDINE.

Eh ben, Monſieur, des inſolens ont médit de vous.

LE ROND.

Médit de moi !

LUCAS.

Ah ! c'eſt abominable, ça.

CLAUDINE.

Ça crie vengeance.

LUCAS.

Ah ! ça me boute dans une colere... Où ſont-ils ?..... Dans une fureur !..... Allons, Monſieur, fâchez-vous bien.

LE ROND.

Que je me fâche ! & contre qui ? Contre moi donc ? Médire de quelqu'un, c'eſt en dire un mal réel : or, ſi j'ai donné ſujet d'en dire de moi, c'eſt moi qui ai tort.

LUCAS.

Ah ! dame, c'eſt différent ! c'eſt vot'faute : eh alors fâchez-vous contre vous-même. Il faut toujours que vous vous fâchiez déjà.

CLAUDINE.

Ah ! excuſez not'maître, c'eſt que je n'connoiſſons pas trop ben les termes. C'eſt calomnié que j'ons voulu dire.

LUCAS.

Ah ! diable, v'là qui devient ben pus ſérieux... queuq' ça veut dire, Monſieu, calomnié ?

LE ROND.

C'eſt accuſer les gens d'un mal qu'ils n'ont pas fait.

LUCAS.

Ah ! ſi donc ; ça n'eſt pas pardonnable celui-là, c'eſt indeigne ! Je ſçavais ben qu'il falloit que vous vous fâchiez. Allons, Monſieu, de la colere ici... Jurez com'un démon, prenez-moi des bâtons, des épées... allez vous battre... allez. Ah ! j'allons morgué faire à nous trois les diables à quatre.

LE ROND.

Pourquoi cela ?

LUCAS.

Parce qu'on vous a calomnié.

LE ROND.

Eh bien ! qu'eſt-ce que ça me fait ?

CLAUDINE.

Mais, Monſieu, on dit comme ça que c'eſt déshonorant.

LUCAS.

Oui, ce mal qu'on a dit vous fera du tort.

LE ROND.

Eh ! pourquoi ? On en a dit de tant d'autres, & ſur leſquels il y en avoit tant à dire ! cela a-t-il influé en rien ſur leur fortune ? On eſt aujourd'hui d'une ſi belle indifférence ſur les qualités perſonnelles.

LUCAS.

Oh ! oh !

LE ROND.

Mais oui. Un tel, dit-on, eſt colere, emporté, méchant : eh bien ! les mépriſe-t-on ? au contraire, on lui fait politeſſe, parce qu'on le craint. Un autre eſt riche & gourmand ; on le viſite, parce qu'il a du bien. Celui-là eſt débauché, libertin ; on le hante par habitude. On voit le glorieux par air, le voluptueux par goût ; on cede au grand par baſſeſſe ; on

impoſe au petit par orgueil, & l'on s'unit au frivole par ſympathie.

LUCAS.

V'là de biaux portraits qu'on nous fait là ! Mais quoique ça, morgué, un honnête homme doit toujours en vouloir à ſti-là qui l'a dénigré.

CLAUDINE.

Oh dame oui ! Jarni ! je n'ſuis qu'une femme ; mais ſi queuq'z'un s'aviſoit de m'ôter tant ſeulement un cheveu de la tête, je li garderois de la rancune pour mille ans.

LE ROND.

Non, Claudine, crois-moi ; c'eſt mal, va ! Ce mal qu'on a dit de moi, ce coup de langue enfin, n'eſt qu'un mal imaginaire ; mais me charger du poids de la rancune, eh ! ce ſeroit un mal réel.

LUCAS, *à Claudine.*

Faut renoncer à ta dot, va.

CLAUDINE.

Non, non ; j'ai ordre de pouſſer plus avant.

LUCAS.

Eh bian, morgué ! ferme, appuie donc.

CLAUDINE.

C'eſt dommage, mon cher maître, qu'avec ces biaux ſentimens-là vous ſoyez la victime...

LE ROND.

Point du tout. Tu vois bien que cela ne m'attriſte pas davantage. Me voilà tout auſſi diſpoſé que jamais à rire & à danſer à votre noce.

CLAUDINE.

Ah ! Monſieu, faut pus parler de ça ; vot' affaire eſt bian pus triſte que vous ne croyez.

LUCAS.

Par la jarni, je prévoyons quéque malheur.

CLAUDINE.

Imaginez-vous, mon cher maître, que ces rene-

gats-là ont manigancé tant de ſottiſes contre vous, qu'on a donné l'ordre de vous mettre en priſon, & j'ons eu vent qu'on alloit vous prendre.

LUCAS.

En priſon! Ah! jarnombille, ſauvons-nous, Monſieu, décampons.

LE ROND.

Pourquoi donc?

LUCAS.

Comment, ventergué! voulez-vous qu'on vous mene en priſon?

LE ROND.

Qu'eſt-ce que cela me fait?

CLAUDINE.

Quoi, Monſieu! ça ne vous fâche pas?

LE ROND.

Point du tout.

LUCAS.

Vous n'êtes pas d'eune colere de chien?

LE ROND.

Aucunement.

LUCAS.

Oh! ma foi, vous êtes incurable.

LE ROND.

Mais de quoi veux-tu que je me fâche? Pourquoi faut-il que je me ſauve? Je ne me ſens coupable de rien, moi; je ſuis tranquille. Tôt ou tard mon innocence paroîtra; j'en reſſortirai avec honneur, & je rirai encore d'avoir confondu la malice.

LACAS, *à part.*

Autant de trous que de chevilles..... Ma foi, Claudine, fâche-le ſi tu peux; moi j'y renonce.

CLAUDINE.

Mais, Monſieu, quand ce n'ſeroit que l' déſagrément d'être déplacé de chez ſoi, & conduit on ne

ne ſçait pas où..... ben loin peut-être..... dans queuqu'iſle..... dans queuque donjon.

LUCAS.

Aux Antipodes p't-être.

LE ROND.

Eh bien! Je ne hais point de voyager; au contraire, le changement d'air ne me peut faire que du bien. Reſtez ici vous autres, & ne parlez à perſonne. Je m'en vais m'habiller, & chercher le moment de prévenir ma femme. Je parie que cet événement va lui paroître bien ſingulier. (*Il fait quelques pas.*)

LUCAS.

Oui, elle va ben rire, je crais.

LE ROND, *revenant à eux.*

Cela vous fait bien voir, mes enfans, qu'il faut s'attendre à tout dans la vie, & que le ſeul moyen d'être toujours content, c'eſt de jouir du bien quand il ſe préſente, ſans s'affecter du mal quand il arrive.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

LUCAS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

LUcas, c'eſt-y un homme ça?

LUCAS.

Ah! morgué! ſi c'en eſt un, y ne me reſſemble gueres toujours. A ſa place, moi, j'aurions tout caſſé; j'aurions crié, peſté; & par deſſus le marché, j'aurions aſſommé les impertinens qui m'auroient apporté ces mauvaiſes nouvelles.

CLAUDINE.

J' ſom' donc ben heureuſe d' n'avoir pas eu affaire à queuq'z'un de ton acabi, deà!

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DUMONT pere.

M. DUMONT.

EH bien, mes enfans, avons-nous gagné?

LUCAS.

Ah! mon cher Monſieu, vos écus de ſix francs ne valent plus que des pieces de ſix liards.

CLAUDINE.

Oui, Monſieu, j'ons eu beau le pouſſer, l'exciter, pleurer, crier; tout ça eſt cnutile. C'eſt un rocher.

LUCAS.

Un marbre.

CLAUDINE.

Il eſt inébranlable.

LUCAS.

Il ſe moque de tout.

M. DUMONT.

Quoi! cette inondation! une riviere débordée!

LUCAS.

Il a avalé ça comme j'avalerions un verre d'eau.

M. DUMONT.

Mais la priſon.....

CLAUDINE.

Y va là comme j'irions à la noce.

M. DUMONT.

C'eſt un ſingulier caractere.

LUCAS.

Je vous dis qu'on n'en fait pus comme ça; mais quoique je n'ayons pas réuſſi, vous nous devez toujours ben le paiement; car, morgué, j'ons ben ſué après lui.

M. DUMONT.

Ne nous déſeſpérons pas encore, mes amis. J'ai imaginé deux autres moyens que nous allons mettre en œuvre, & j'oſe croire qu'il ne tiendra pas contre ces deux dernieres attaques.

LUCAS.

Allons, morguenne, Monſieu, démenez-vous ben, & tâchez d'en venir à vot' honneur; car v'là Claudine & moi, que je ſommes preſſés d'en venir à la concluſion; pas vrai, Claudine?

M. DUMONT.

Oh bien! nous ne tarderons pas. Lucas, te ſens-tu bien le courage de lui donner encore une fauſſe alarme?

LUCAS.

Oh! morgué, tant qui gn'y aura qu'à mentir, je n'y renoncerons pas.

M. DUMONT.

C'eſt au ſujet de ſa femme que je prétends l'inquiéter.

LUCAS.

Quoi! Monſieu, ſa femme qu'il aime tant! Ça li ſera trop de peine.

M. DUMONT.

C'eſt juſtement pour ça; il s'en fâchera plus vîte.

LUCAS.

Oui-dà! ah! j'entendons... Eh bian! laiſſez-nous faire; puiſque c'eſt comme ça, j'allons li pouſſer eune fiere botte de ce coup-ci.

M. DUMONT.

Toi, Claudine, viens avec moi; la derniere épreuve roulera ſur ton compte, & je te ferai paroître quand il en ſera temps.

LUCAS.

Fort bian; c'eſt-à-dire que vous la réſervez pour le coup de grace. (*Dumont ſort avec Claudine.*)

(*Un Domeſtique apporte une table ſervie.*)

SCENE XIV.

CHRISTOPHE LE ROND, LUCAS.

LUCAS, *ſeul.*

AH! jarni, quéque c'eſt que ça? V'là eun déjeûner qu'a bonne meine! Oh! c'eſt apparemment not' maître qui croit toujours aller en priſon, & qui veut ſe fortifier l'eſtomac avant de partir. Mais v'là deux verres! Eſt-ce qu'y boiroit des deux mains?

LE ROND *entre habillé, avec ſon chapeau & ſa canne.*

Me voilà tout prêt, je n'ai plus qu'à parler un moment à ma femme. Ah! Lucas, va-t-en un peu dire à Madame le Rond qu'elle me faſſe l'amitié de ſe rendre ici.

LUCAS.

J'y vas, Monſieur. (*En marchant.*) Mais, morgué, v'là tout juſte eune occaſion pour entamer la manigance de Monſieu Dumont. (*Il revient.*) Ah! Monſieu, j'irions ben la chercher, Madame le Rond; mais il falloit vous preſſer pus que ça; je venons de la voir ſortir?

LE ROND.

Comment! elle eſt ſortie!

LUCAS.

Oui, Monſieu; alle vient de s'en aller tout-à-l'heure... Et, ſans curioſité, quéque vous lui vouliez donc encore?

LE ROND.

Je voulois avoir le plaiſir de déjeûner avec elle avant de partir.

LUCAS.

Déjeûner avec elle ! Ah ! queuqu'y ſçait ? alle en a p't-êtc de meyeux que le vôte, des déjeûners.

LE ROND.

Comment ! des meilleurs !

LUCAS.

Eh oui ! de pus fin, de pus friand. Queuquefois eune femme eſt gourmande. Eh dame ! alle ne ſe contente pas toujours de l'ordinaire du ménage.

LE ROND.

Oh bien ! je m'en vas toujours boire à ſa ſanté.

LUCAS, *faiſant des mines & hauſſant les épaules.*

Ce pauvre cher homme ! queux dommage !

LE ROND.

Allons, Lucas, je te la porte.

LUCAS, *de même.*

Ben obligé, Monſieu, & que grand ben vous faſſe !..... Queux trahiſon pourtant. Y ne mérite pas ça.

LE ROND.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que toutes ces condoléances-là? Je t'ai déjà dit que j'allois en priſon de bon cœur ; ne va donc pas eſſayer de m'attendrir avec tes mines.

LUCAS.

Oh ! oui, mes mines ! C'eſt pas ſus votre priſon que j'en faiſons. C'eſt un bibus ça ; c'eſt, ma foi, ben ſur eune autre paire de manches ! mais motus. Ça vous chagrineroit trop ; j'aimons mieux m'en taire & retenir nos mines.

LE ROND.

Ah ! tu piques ma curioſité. Eſt-ce qu'il y auroit encore du nouveau?

LUCAS.

Non, non, allez, il n'y a rien. Je ne ſom's pas ſi

mal aviſé que d'aller vous fourrer comme ça martin en tête. Car, morgué, ſi doux que vous ſoyez, ſi vous appreniez ſtelle-là, gn'y auroit pus de douceur qui tienne, gn'y auroit pus à dire : queuq'ça me fait ? vous mettriez le feu à la maiſon.

LE ROND.

Peſte ! quelle fureur !

LUCAS.

Et vous jetteriez tout par les fenêtres après.

LE ROND.

Cela ſeroit curieux à voir.

LUCAS.

Oui, morgué, ça l'ſeroit ; mais je ne vous en ſonnerons mot.

LE ROND.

Comment, Lucas, tu me tiendrois rigueur ?

LUCAS.

Oui, jarnigoi. Tout c' que j'pouvons vous dire, c'eſt que nous ſom'bian bêtes, nous autres hommes, bian dupes & bian faits pour l'être.

LE ROND.

Peſte ! Tu commences un cours de morale ! Eh bien ! mets-toi là ; tiens, prends la place de ma femme, & nous allons raiſonner en buvant.

LUCAS.

Oh ! pour boire, je boirons ben, mais pas à ſa ſanté toujours, c'eſt à la vot' toute ſeule que je buvons. Car pour elle, tenez ; je voudrions que ce verre de vin-là lui ſervit de poiſon.... (*Il boit.*) Avec vot' parmiſſion, faut que j'm'en varſe un autre pour me rincer la bouche à préſent. (*Il prend un ſecond verre.*)

LE ROND.

Tiens, ne l'épargne pas.

LUCAS.

Grand merci, Monſieu, & toujours à votre ſanté tout ſeul.

LE ROND.

Bien obligé. Mais qu'a-t-elle donc fait, ma femme? tu me parois bien fâché contre elle.

LUCAS.

Al' ne m'a, morgué, rian fait à moi : mais je n'en dirions pas de d'même de vous. Tenez, Monſieu, je ſommes trop franc, j' n'y pouvons pas tenir. Dites un peu, Monſieu, vous aimez ben votre femme, n'eſt-ce pas?

LE ROND.

Aſſurément.

LUCAS.

Et vous croyez que de ſon côté al' rafole de vous?

LE ROND.

Mais! je dis.... là-deſſus....

LUCAS.

C' pauvre cher homme! Un bon mari comme vous! Car je gagerions ma tête que vous n'avez jamais penſé à donner un coup de canif dans.... Ah! c'eſt bian mal à elle.

LE ROND.

Mais, ſçais-tu bien, Lucas, que je ne te comprends pas, & que pour un rien tu m'impatienterois.

LUCAS.

Oui-dà! ſentez-vous que ça vienne? (*à part.*) Allons morgué, le v'là qui s'ébranle; achevons-le. (*Haut.*) Eh bien! Monſieu, je vous dirons donc que tantôt, quand votre femme a appris, je ne ſçais comment, qu'on alloit vous conduire en priſon, alle a dit en propres termes, & devant mes propres oreilles, à un laquais d'un certain Monſieu, que je connoiſſons déjà ben, de venir ſitôt que vous ſeriez parti; & que, pati... pata... tout ce qu'a l'a voulu débrider là-deſſus... Bref, que quand vous ne ſeriais pus le maître dans la maiſon, qu'il viendrait prend'

votre place. C'eſt-i clair ça ? A préſent, ſi vous voulez, prenez que je n'avons rien dit, & buvons.

LE ROND, *à lui-même.*

Comment ! ma femme ſeroit capable... Je tombe de mon haut !...

LUCAS.

Heim ! vous vous fâchez, n'eſt-ce pas ? Ah ! ah ! je ſçavois ben moi que... A vot' ſanté... Eh bian ! comment va la colere ?

LE ROND.

La colere !.... moi !.... je ne te crois pas. Je ne peux pas m'en fâcher.... (*A lui-même.*) Toutes réflexions faites, c'eſt dans le rang des choſes poſſibles.... Si cela arrive, qu'y faire ?

LUCAS.

Comment, ventregué ! eſt-ce que vous ne vous fâchez pas ?

LE ROND.

Non.

LUCAS.

Mais, c'eſt incroyable ça ! Quoi ! quand vot' femme veut vous faire ! Ah ! morgué, je n' prendrois pas ça comme vous, moi.

LE ROND.

Eh bien ! qu'eſt-ce que ça me fait ?

LUCAS.

Comment jarnombille ! quéque ça vous fait ?... Ça vous met au rang des autres ; v'là ce que ça vous fait.

LE ROND.

Oh ! je dis, l'intention n'eſt pas un fait.

LUCAS.

Ma foi, autant vaut.

LE ROND.

Non : je compte encore ſur l'honnêteté de ma femme. Au ſurplus, je ſçais ce que j'ai à faire.

Mais

Mais pour toi, Lucas, comme c'eſt par amitié que tu m'as averti de ce que tu croyois ſçavoir, je veux te récompenſer. Tiens, bois un coup pour te préparer.

LUCAS.

Ah ! je recevrons ben le bian que vous me ferez, ſans reprendre des forces. Mais quoique ça le plaiſir de trinquer avec un auſſi bon maître que vous, fait que.... Permettez-vous ? (*Ils trinquent.*)

LE ROND.

Ecoute, Lucas. Dans tout ménage ordinaire, & vis-à-vis d'un mari vif & turbulent, la confidence que tu viens de me faire, mériteroit au moins... cent coups de bâton.

LUCAS, *ſe reculant & remettant ſon verre ſur la table.*

V's'êtes bian honnête ! je vous en ferons meilleur marché.

LE ROND.

Mais moi qui ne me fâche jamais....

LUCAS.

Oh ! c'eſt une belle choſe que le ſang-froid.

LE ROND.

Oui. Je tâche de le conſerver le plus que je peux... Bois donc.

LUCAS.

Pardon, excuſe, c'eſt que j'n'avons pas ſoif pour le moment.

LE ROND.

A ton aiſe, mon enfant, & à ta ſanté. (*Il boit.*)

LUCAS.

Vous êtes bian bon. (*A part.*) On a ben raiſon de dire : c'eſt au fond du pot que ſe trouve la lie.

LE ROND, *ſe levant de table.*

Où eſt-ce que nous en étions ?

LUCAS.

Ma foi, Monſieu, je l'avons oublié.

LE ROND, *prenant ſa canne.*

Ah ! j'y ſuis. Nous en étions aux coups de bâton pour la confidence.

LUCAS.

Non, non. C'étoit paſſé ça. J'en étions que vous ne vous fâchez jamais.

LE ROND.

Ah ! oui : c'eſt vrai. Je diſois donc que je prenois la choſe en bien, & que je voulois t'en récompenſer. Sçais-tu comment !

LUCAS.

Oh ! je dis, Monſieu ; je crais que j'pouvons laiſſer ça comme ça. J'vous donnons c't'avis-là gratis.

LE ROND.

Non pas, mon ami ; il eſt trop eſſentiel. Je veux même que le profit retombe ſur toi.

LUCAS.

Eh non ! de par tous les diables. (*à part.*) V'là ce que je craignons.

LE ROND.

Tu m'as fait voir combien on riſque en ſe laiſſant prendre le cœur pour un femme. Chez moi le mal eſt fait.... il n'y a plus de remede ; mais pour toi, il eſt encore temps de ſe ſauver du danger. Tu aimes Claudine, & comme un aveugle tu voulois l'épouſer... Moi je t'ouvre les yeux, & te défends de faire ce mariage-là.

LUCAS.

Ah ! ventregué ! en voilà eune bonne. Je ne m'attendois pas à c'te fin-là. (*Par réflexion.*) Mais vous vous fâchez donc ?

LE ROND.

Non, je ne me fâche pas. C'eſt par amitié pour toi.

LUCAS, *a part.*

Me v'là pris comme un ſot. Au diable ſoit le ſtratagême & la gageure à Monſieur Dumont !

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

MOnſieur, v'là eune lettre qu'on vient d'apporter pour vous.

LE ROND.

Donne & reſte là. J'ai à te parler. De quelle part ?

CLAUDINE.

C'eſt un domeſtique de Monſieur d'Héricourt qui vient de l'apporter.

LUCAS, *à Claudine.*

Ça tourne mal.

CLAUDINE.

Comment ? eſt-ce qu'y ne ſe fâche pas ?

LUCAS.

J'avons peur qu'i ne devienne ſurnois à préſent.

LE ROND, *liſant.*

« Mon cher, je vous donne avis que l'excès de » votre bonté vous met dans le cas d'être trop ſou- » vent trompé. L'indignité de celui qui en abuſe » en ce moment eſt trop forte, pour ne pas vous » faire ouvrir les yeux une fois pour tout. Je vous » envoie ci-jointe une lettre que je viens de recevoir » de Monſieur Dumont votre ancien ami. En la » liſant, vous apprendez à le connoître, & à mieux » placer une autre fois votre amitié & votre con- » fiance. »

Voilà un préambule qui ne m'annonce rien de

bon. Voyons la lettre de Dumont. Oui, voici bien ſon écriture. *A Monſieur Monſieur d'Héricourt....* Liſons.

« Mon cher Monſieur, rien n'empêche plus le » mariage de mon fils avec votre fille. Le projet que » j'avois eu pour celle de Monſieur le Rond, eſt » manqué; c'eſt un homme de mauvaiſe conduite, » & qui avoit des projets criminels contre l'Etat. »

CLAUDINE.

Ah ! quelle horreur !

LUCAS.

Quel infamie !

LE ROND, *continue de lire.*

» Je l'ai dénoncé moi-même, & on va l'aller » prendre pour le conduire en priſon. »

CLAUDINE.

Ah ! comme c'eſt Judas !

LUCAS.

Là ! voyez un peu ! A qui donc ſe fier à préſent !

LE ROND, *continant de lire.*

« Quant aux 30,000 livres qu'il avoit chez un » Banquier, j'ai eu la précaution de les retirer, » & je les garderai comme paiement d'un dédit » ſuppoſé entre nous. » (*Il jette la lettre ſur la table.*) C'eſt trop fort; je n'en ſçaurois lire davantage. Peut-on être trompé auſſi indignement ! Oh ! je ne réſiſterai pas à ce dernier trait. (*Il va s'aſſoir dans le fauteuil, près de la table.*)

CLAUDINE, *bas à Lucas.*

Ah ! Lucas ! ça me fait de la peine; je n'ai pas le cœur de le voir ſouffrir comme ça.

LUCAS.

Eh ! jarnigoi, prends garde; v'là que ça s'enfourne ben. N'allons pas manquer notr' coup.

LE ROND.

J'ai appris de ſang-froid la perte de mon bien,

l'ordre de ma détention ; la crainte même de l'infidélité de mon épouſe n'a pu prendre ſur ma tranquillité ; mais la trahiſon d'un ami m'eſt trop ſenſible. Mon cœur en eſt déchiré.

CLAUDINE.

Allons, mon cher maître, gn'y a pas à balancer ; faut vous venger de c't'homme-là.

LUCAS.

Oui, morgué, v's'êtes trop doux. Soulagez votre bile. Allons, jarnigoi, j'vas vous aider, moi. C'eſt un coquin.

CLAUDINE.

Un frippon.

LUCAS.

Un malheureux. Répétez comme moi ; vous n'en ſçauriez trop dire & trop faire contre lui. (*Claudine répete alternativement les ſottiſes avec Lucas.*)

LE ROND.

Non, mes enfans, non ; l'emportement ne ſert à rien. Je m'eſtime encore très-heureux dans mon malheur d'être prévenu à temps. Un ami de vingt ans m'a volé, m'a colomnié : je ne le pourrois croire ſans cette lettre & ſon écriture que je reconnois. Je lui laiſſe mon bien, puiſqu'apparemment il en a beſoin. Je lui pardonne le mal qu'il a dit de moi, puiſque je ne ſçaurois me venger qu'en lui en faiſant moi-même, & je ne le veux pas... Mais je ne dois pas en faire non plus à ma fille ; & ce ſeroit lui en faire, que de la marier au fils d'un mal-honnête homme. (*Il ſe leve en colere.*) Voilà qui eſt dit : je retire ma parole ; jamais ſon fils n'épouſera ma fille.

SCENE DERNIERE.

LES MÊMES, Mad. LE ROND, M. DUMONT pere, DUMONT fils.

M. DUMONT, *avec la plus grande chaleur.*

IL l'épouſera, mon ami, & c'eſt toi qui viens de prononcer l'aſſurance de leur bonheur.

LE ROND, *le repouſſant.*

Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur? Que voulez-vous dire?

M. DUMONT.

Apprends tout, mon cher ami, & pardonne-nous une ruſe que Madame nous a forcés d'employer, pour te faire ſortir de ton caractere.

LE ROND.

Comment donc cela, Madame?

Mad. LE ROND.

Oui, mon cher époux. L'envie de porter Meſſieurs Dumont à ſe déſiſter de notre alliance, pour réſerver votre fille au filleul du Seigneur, m'a engagée à lui propoſer un pari, dont vous voyez les conditions... (*Elle lui donne le papier.*) Ils ont gagné de franc jeu; j'avoue ma perte, & c'eſt à notre fille d'acquitter ma gageure.

LE ROND.

Comment! cette lettre!

DUMONT fils.

Elle eſt ſuppoſée, Monſieur: c'eſt Monſieur d'Héricourt qui l'a fabriquée conjointement avec mon pere, connoiſſant aſſez la ſenſibilité de votre cœur, pour croire qu'il ne réſiſteroit pas à cette épreuve.

LE ROND.

Mais la priſon...

M. DUMONT.

Elle n'eſt pas plus vraie que le reſte : embraſſons-nous. Va, tu ne ſeras ſerré d'autres liens que de ceux des bras de tes amis.

LE ROND, *l'embraſſant.*

Ah ! mes amis, quel doux moment pour une ame ſenſible ! Allons unir ces jeunes gens, & que des plaiſirs nous faſſent oublier des alarmes imaginaires.

CLAUDINE.

Eh ben ! not' maître, nous pardonnez-vous à préſent ?

LE ROND.

Ah ! je vous en remercie même.

LUCAS.

Gn'y a pus de défenſe pour not' mariage ?

LE ROND.

Au contraire, je t'y exhorte & me charge de tout.

M. DUMONT.

Et moi, je n'oublie pas mes promeſſes.

LUCAS.

Oh ! morgué, ni moi non plus.

Mad. LE ROND.

Ce ſeroit maintenant à moi à vous gronder, Monſieur le Rond. Vous avez appris tantôt bien tranquillement la nouvelle de mon infidélité.

LE ROND.

Ah ! ma femme, je ne l'ai pas crue ; votre honnêteté me raſſuroit.

Mad. LE ROND.

Oui ; mais certain mot de *qu'eſt-ce que ça me fait*, qui vous eſt échappé, prouvoit, du moins, de l'incertitude de votre part.

LE ROND.

Non, c'étoit le réſultat de mes réflexions. Je diſois : cela eſt, ou cela n'eſt pas; ſi cela n'eſt pas, que m'importe la nouvelle ? Je ne m'y arrête pas.

Mad. LE ROND.

Mais ſi cela eſt ?

LE ROND.

Oh ! dans ce cas, je me diſois : c'eſt l'amitié, c'eſt le cœur d'une honnête femme qu'un bon mari doit rechercher ; ſi j'ai le malheur de le perdre, que m'importe le reſte ? Elle ſe déshonore, c'eſt tant pis pour elle ; mais à moi, qu'eſt-ce que ça me fait ?

LUCAS.

Entends-tu, Claudine ? v'là comme je dirions itou.

Mad. LE ROND.

C'eſt un grand fond de bonté & de raiſonnement ; mais le préjugé ?...

LE ROND.

Oh ! ma femme, le préjugé, le préjugé.... Moi, j'ai pour principe que la bonté & la raiſon ne ſont jamais déplacées, & qu'en rempliſſant bien ſes devoirs, on peut être un homme bon, ſans être ce qu'on appelle vulgairement un bon homme.

AU PUBLIC.

MESSIEURS, lorſque l'on a parié de fâcher Chriſtophe le Rond, il eſt bien heureux que vous n'ayez pas pris parti contre lui dans la gageure ; car la plus légere épreuve de votre part, lui auroit certainement paru la plus ſenſible.

FIN.